

Teresa Kostkiewiczowa

L'Image du Français et de la France dans la littérature des Lumières polonaises

Literary Studies in Poland 19, 79-100

1988

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Teresa Kostkiewiczowa

L'image du Français et de la France dans la littérature des Lumières polonaises

La prépondérance de la France dans la vie sociale de l'Europe du XVIII^e siècle a été remarquée déjà par les contemporains de Voltaire, de Diderot et de Rousseau. Le Marquis Caraccioli, ambassadeur de Naples à la cour de Louis XVI, a publié en 1776 à Venise l'oeuvre intitulée *Paris, le modèle des nations étrangères ou l'Europe française* où il écrivait: «On reconnaît toujours une nation dominante qu'on s'efforce d'imiter. Jadis tout était romain, aujourd'hui tout est français»¹. En suggérant que le phénomène de la domination d'une nation sur les autres, dans un moment historique déterminé, est une règle d'histoire, l'auteur confirme avec admiration cette supériorité intellectuelle et artistique de la France du XVIII^e siècle. Il est bien connu que le royaume d'esprit français s'étendait sur les territoires de l'Europe Centrale et comprenait donc Varsovie. La présence de ce qui est français en Pologne du XVIII^e siècle est évidente. Elle se manifeste dans tous les domaines de la vie sociale². Ce propos n'a pas pour objet de présenter les manifestations et l'étendue de ce phénomène, il ne se propose pas non plus d'analyser les traditions ultérieures des rapports réciproques entre la Pologne et la France. En rapportant certains faits, uniquement en tant qu'exemples, nous le traçons de contexte indispensable pour décrire la façon dont cette présence française s'est introduite dans la conscience

¹ L. Réau, *L'Europe française au Siècle des Lumières*, Paris 1938, p. 1.

² Réau, *op. cit.*, rappelle certains faits de ce domaine. Cependant, ce sont uniquement les informations partielles et fragmentaires. Ni la monographie de ce problème, ni les études complètes de ces phénomènes partiels n'existent encore.

des Polonais de l'époque et a trouvé sa représentation dans la littérature.

Depuis le XVII^e siècle, lorsque les liens plus étroits entre la France et la Pologne ont été noués, les contacts culturels entre les deux pays n'ont jamais été rompus. La présence de la pensée et de la littérature française est visible même à la fin du XVII^e siècle et dans les trente premières années du XVIII^e, bien qu'il ait existé à cette époque une tendance à la xénophobie. Elle se manifestait par une fermeture du monde sarmate à tout ce qui était considéré comme étranger³. Mais c'est seulement vers la moitié du XVIII^e siècle que nous pouvons observer les tendances de plus en plus fortes de faire entrer la Pologne — un pays en plein processus des réformes suivant les idées principales du siècle — dans cette communauté qui à été appelée Europe Française. Le processus d'européisation de la Pologne des Lumières⁴ s'est manifesté d'une manière la plus forte par la présence croissante des divers éléments de la culture française dans la vie sociale.

Mentionnons — en quelques-uns. Le premier c'est la connaissance de la langue française qui se répandait non seulement dans les cercles des aristocrates éclairés, faisant de nombreux voyages, mais aussi parmi les élèves des écoles religieuses réformées⁵. Le second élément c'est la présence des enseignants (en outre à l'Ecole Militaire) ainsi que des artistes, des imprimeurs et des libraires français dans la capitale. Le troisième enfin c'est la réception du livre français qui accroissait d'une année à l'autre pour atteindre son

³ J. Tazbir parle des manifestations de la xénophobie et de la manière dont les Polonais considèrent les étrangers en Pologne du XVII^e s. dans «Ksenofobia w Polsce XVI—XVII w.» (Xénophobie en Pologne au XVI^e—XVII^e s.), [dans:] *Arianie i katolicy*, Warszawa 1971; «Stosunek do obcych w dobie baroku» (La Relation aux étrangers au Baroque), [dans:] *Swojskość i cudzoziemszczyzna w dziejach kultury polskiej*, Warszawa 1973.

⁴ J. Michalski parle des manifestations et du déroulement de ce processus dans le domaine des idées sociales et politiques dans «Sarmatyzm a europeizacja Polski w XVIII w.» (Sarmatisme et européisation de la Pologne au XVIII^e s.), [dans:] *Swojskość i cudzoziemszczyzna...*

⁵ Cf. A. Nikliborc, *L'Enseignement du français dans les écoles polonaises de XVIII^e s.*, Wrocław 1962; L. Grobelak, «La Géographie du réseau scolaire français en Pologne au XVIII^e s.», [dans:] *La Littérature des Lumières en France et en Pologne*, Wrocław 1976.

apogée dans les années quatre-vingt. En Pologne on pouvait facilement trouver des publications scientifiques (quelquefois préparées spécialement sur la demande des institutions polonaises) des écrits politiques⁶ et des oeuvres littéraires venant de la France⁷. Il est intéressant de remarquer qu'à cette époque paraissaient en Pologne des journaux littéraires dans la langue française: *Journal Littéraire de Pologne* (1754), *Journal Polonais* (1770), *Journal Littéraire de Varsovie* (1777–1778). A cela, il faut ajouter de multiples contacts directs noués grâce aux voyages des Polonais en France, mais aussi grâce aux visites des représentants de divers milieux français en Pologne⁸. Leurs fruits se faisaient voir dans le style de la vie, dans les moeurs et surtout dans la mode.

En parlant des tendances universalistes des Lumières Polonaises et de leur ouverture sur la culture étrangère identifiée le plus souvent avec la culture française, il faut toujours tenir compte des tendances contraires existant à la même époque. Elles se sont manifestées à partir des années soixante-dix par une remise en valeur des traditions culturelles polonaises⁹.

Les phénomènes signalés ci-dessus, qui se sont produits dans la vie sociale de la Pologne dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle sont pour nous le point de référence à la question des images littéraires de la France et des Français. En effet, nous devons nous demander si les contacts et les liens des Polonais avec la France ont trouvé leur représentation dans la littérature polonaise, et dans quelle mesure les écrivains ont remarqué et ensuite fixé l'image du pays qui dominait sur la scène européenne.

⁶ Quelques informations à ce sujet se trouvent dans l'essai de J. Fabre, *Stanislas Auguste et les hommes de lettres français*, Cracovie 1936.

⁷ Cf. Z. Sinko, *Powieść zachodnioeuropejska w kulturze literackiej polskiego Oświecenia* (*Le Roman de l'Europe d'ouest dans la culture littéraire du Siècle des Lumières polonais*), Wrocław 1968; L. Grobelak, «La Diffusion des lettres françaises au XVIII^e s. à travers l'enseignement scolaire», [dans:] *Autour du XVIII^e s. en France et en Pologne*.

⁸ Cf. R. Wołoszyński, *Polska w opiniach Francuzów XVIII w.* (*La Pologne dans l'opinion des Français au XVIII^e s.*), Warszawa 1964.

⁹ De ces processus parle M. Klimowicz, «Cudzoziemszczyzna i rodzinność. Elementy kultury polskiej czasów Oświecenia» (*Tout ce qui est étranger et familial. Eléments de la culture polonaise au Siècle des Lumières*), [dans:] *Swojskość i cudzoziemszczyzna...*

On peut dire que tout intérêt porté à un étranger est dû à son caractère particulier non seulement dans le domaine de la langue, de l'habillement, du comportement mais aussi dans celui de son psychisme, des ses inclinations et réactions. Déjà il y a longtemps il s'est manifesté une tendance à saisir cette particularité. Elle a fait naître un nouveau genre littéraire: *descriptio gentium*. Des descriptions généralisantes, sommaires, ou des énumération des traits caractéristiques des nations (parfois même ayant un aspect satirique et recherchant avant tout des traits négatifs des étrangers) fonctionnaient comme des opinions stéréotypées, comme des clichés, qui déterminaient fortement la manière de voir les autres¹⁰. Différents types de *descriptio gentium*¹¹ présents dans la littérature polonaise déjà au XVI^e et au XVII^e siècles ont été connus aux temps des Lumières. Ils constituaient un point de référence important pour les portraits littéraires du Français.

Il semble que le stéréotype traditionnel de la description n'a pas changé, dans ses traits généraux, depuis le Baroque. Les caractéristiques conventionnelles créées par Ignacy Krasicki peuvent prouver cette thèse. Le poème héroïcomique *Myszeida* (*Sourjade*, 1775), nous donne les descriptions des armées des souris et des rats qui sont aidés par les rongeurs de différents pays. A côté de ceux venus des bords de Danube, de Tybre, de Dniepre, d'Elbe et de Tamise se battent, pour porter aide aux souris, des chevaliers vivant aux bords de la Seine.

Les souris de la Seine alertes, élégantes,
Le signal du combat est prêt à se donner,
On les voit dans le camp sauter, cabrioler¹².

Dans le poème écrit plus tard (inc. « Gdybym był Szwajcarem » — Si j'étais Suisse) qui réalise aussi le schéma typique du *descriptio*

¹⁰ Le problème du stéréotype dans la vision des différents nations analyse Z. Mitosek, *Literatura i stereotypy* (*La Littérature et les stéréotypes*), Wrocław 1974.

¹¹ Cf. S. Kot, « *Descriptio gentium* di poeti polacchi del seccolo XVII », *Ricerca Slavistica*, 1958, no 6.

¹² Je cite d'après la traduction française du poème, faite par J. B. Lavoisier, *La Sourjade*, Vilno 1817. Il faut pourtant noter que le poème a été traduit en français par J. B. Dubois juste après sa parution en polonais et publié en 1778 à Berlin.

gentium, Krasicki a introduit un nouveau motif qui correspond pourtant aux traits déjà mentionnés: «si j'étais Français, je ne serais pas si fier». F. K. Dmochowski a mis l'accent sur un autre trait de cette nation. En adoptant le texte de *L'Art poétique* de Boileau, il l'a enrichi (à l'occasion des remarques à propos d'une caractéristique convenable des héros comiques) de ses propres réflexions sur les stéréotypes dans les jugements des nations.

Dans la littérature des Lumières on peut trouver de nombreux exemples de cette caractéristique stéréotypée du Français. Il est pourtant intéressant de noter que l'oeuvre de Krasicki comprend des preuves de la distance prise par l'auteur face à ces stéréotypes. On peut même y voir des tentatives de présenter la nation française d'une manière plus individualisée. L'action du roman *Mikolaja Doświadczynskiego przypadku* (*Les Aventures de Nicolas Expérimentateur*, 1776) se déroule — en outre — à Paris et il y a des personnages qui sont Français.

Les expériences qu'à faites sur son chemin le jeune gentilhomme polonais comprennent aussi les contacts avec les représentants de cette nation. Le premier parmi eux, c'est Damon — précepteur du jeune seigneur (car sa mère a décidé de l'éduquer suivant les nouvelles tendances). C'est ainsi que Nicolas Expérimentateur parle de sa jeunesse:

Une voisine, tout récemment arrivée de Varsovie, persuada à ma mère qu'un jeune homme de mon âge n'avait pas besoin d'un maître de latin comme les petits enfants, qu'il lui fallait un gouverneur pour lui enseigner la langue française, et, ce qui est bien plus essentiel, la manière de se présenter et de se conduire en société. Elle recommanda pour cette importante fonction un Français qu'elle avait chez elle. Quoiqu'il y fût comme valet de chambre, c'était, disait-elle, un innocent stratagème pour cacher l'éclat de la naissance; qu'autrement, s'il venait à être connu, il serait arrêté pour une affaire d'honneur qu'il avait eue à Versailles, sous les yeux, pour ainsi dire, du roi, avec le premier président du parlement de Paris¹³.

Ce precepteur entraînait son élève dans l'exercice «des sentiments du coeur» et des subtilités de l'esprit. Il le faisait surtout par la lecture des romans baroques et par la conversation à la mode.

¹³ Je cite d'après la traduction française de J. B. Lavoisier, *Aventures de Nicolas Doświadczynski*, Paris 1818, p. 28.

Il s'est avéré enfin être un simple escroc qui, profitant de la naïveté du jeune homme, l'a mêlé aux intrigues menant à la perte de la fortune et s'est enfuit ensuite. La deuxième expérience de Nicolas c'est son séjour à Paris présenté comme ville de luxe, des distractions et de la vie mondaine. Le nouveau venu imite fidèlement les moeurs locales, ce qui le conduit à la banqueroute et aux troubles de santé. La troisième expérience c'est la rencontre avec le Margrave de Venes – un Français qui est capitaine d'un navire. A ce moment-là, Nicolas a déjà derrière lui un long voyage et, avant tout, une éducation morale qu'il a recue sur l'île de Nipe (l'île qui représente un modèle utopique de la vie sociale organisée conformément aux lois de la nature). Cette nouvelle rencontre avec un Français actualise dans la conscience de Nicolas les stéréotypes traditionnels et le souvenir des expériences antérieures le rend prudent.

Les Français sont d'un caractère sociable. L'accueil du marquis me sauva d'ennui des façons et des cérémonies usitées dans les instants d'une première connaissance [...] sa vivacité, une grande facilité à s'enoncer, me le firent voir tel que nous avons coutume de nous représenter un Français, beau parleur, capable de s'occuper très sérieusement de bagatelles, traitant lestement l'amitié et l'amour, riant de tout et de tout le monde, fort engoué de son pays, et professant un grand mépris pour tout ce qui est au delà du Rhen, de la mer et des Pyrénées, constant dans ses bizarreries, esclave de la mode, et s'aimant par-dessus tout¹⁴.

Pourtant, le contact plus proche avec le Margrave devient pour Nicolas une nouvelle leçon pratique lui permettant de changer ses opinions. Il constate avoir trouvé dans ce jeune homme à la mode «un vrai philosophe». Il est significatif que dans le texte ce fait est commenté par le Margrave lui-même.

Cette manière de prononcer, sans restrictions sur le caractère des nations en général, est nécessairement sujette à l'erreur; c'est ce qui produit la vôtre à mon égard. Intimement convaincu que tout Français est inconstant et léger, vous avez pris pour une politesse d'habitude et non réfléchie l'accueil que je vous ai fait à mon bord, peur-être pour la fausseté. Je ne disconviens pas que la chaleur de notre sang prête à ces jugements; mais, quand ils vont trop loin, il est bon de contenir un peu l'excessive précipitation d'une imagination prévenue. Cette vivacité qui dans les uns, est une cause de légèreté et d'inconstance, produit dans d'autres la franchise, la bonté, l'ouverture, l'affabilité, vertus essentielles à la société. [...] Admettons que la légèreté est le défaut caractéristique des Français, il ne faut pas conclure de là que tout Français est léger¹⁵.

¹⁴ *Ibidem*, pp. 222–223.

¹⁵ *Ibidem*, pp. 228–229.

Ces nouvelles expériences ont provoqué aussi un changement dans la perception de Paris. Pendant son deuxième séjour dans cette ville déjà en compagnie du Margrave, Nicolas n'y voit pas seulement des gens vaniteux et malhonnêtes.

Je fis connaissance d'une foule de personnes distinguées et estimables sous tous les rapports; ce qui contribua beaucoup à m'ôter la manie de porter un jugement trop général sur le caractère des nations. Je trouvai au milieu de Paris des philosophes sans orgueil, des riches sans hauteur, des gens pieux sans aigreur, des héros modestes, des grands seigneurs affables¹⁶.

D'une part la réflexion sur la fausseté des visions stéréotypées a montré qu'il est possible de présenter la nation française d'une manière plus complète, d'autre part elle a donné la chance d'individualiser ses portraits littéraires. Pourtant la littérature de l'époque n'a pas profité de cette possibilité. Les circonstances politiques et socio-culturelles qui accompagnaient le processus d'universalisation des moeurs et de la pensée en ont décidé. Les réformateurs qui dans les années soixante ont entrepris d'instruire le noblesse polonaise, lui donnaient pour modèle l'étranger habillé à la française. Tout en appréciant les valeurs positives représentées par les étrangers, la littérature signalait pourtant la rapidité avec laquelle tout ce qui était français envahissait la vie sociale de la Pologne.

Le chroniqueur Jędrzej Kitowicz a noté l'invasion de la mode française déjà à l'époque du règne d'Auguste III:

Aussitôt a fait son apparition une riche broderie sur les robes d'hiver et la broderie en soie sur celles d'été. Ces broderies étaient importées de la France. Les manchettes et les corsages étaient ornés de dentelles de Brabant¹⁷.

Les écrivains remarquaient que les influences françaises ne se limitaient pas uniquement à la sphère de la mode. «A Paris les femmes boivent le plus de café / C'est de là que cette mode est arrivée chez nous» — écrivait J. E. Minasowicz dans une épigramme qui ridiculise une dame exaltée, imitant les coutumes étrangères.

La présence des modèles français qui saute aux yeux dans tous les domaines de la vie justifiait l'opinion que les manières françaises ne sont qu'une mode superficiellement appropriée par les Polonais.

¹⁶ *Ibidem*, p. 241.

¹⁷ J. Kitowicz, *Opis obyczajów za panowania Augusta III (La Description des moeurs sous la règne d'A. III)*, éd. R. Pollak, Wrocław 1951, pp. 502–503.

«Maintenant Varsovie s'est francisée», ont constaté déjà en 1768 les rédacteurs de la revue *Monitor*. «Maintenant tout est l'affaire de mode; tout est à la française, à l'allemande» — Ignacy Krasicki a mis cette opinion dans la bouche d'un gentilhomme de province, personnage de *Mikolaja Doświadczyńskiego przypadki*. Le héros d'un autre roman de Krasicki *Pan Podstoli (Monsieur Podstoli, 1778)* a aussi remarqué cette «francisation de la mode». Dans cette situation, l'invasion de ce qui était français dans différentes sphères de la vie provoquait une réaction critique contre l'imitation snob des modèles étrangers. C'est pourquoi dans les oeuvres littéraires de l'époque il y a tant de portraits satiriques des personnages qui s'habillent, se comportent et parlent comme des Français. Parfois même, ces personnages là sont appelés tout court des Français. La comédie de Franciszek Bohomolec *Paryżanin polski (Le Parisien polonais, 1757)* peut ici servir d'exemple. Son héros négatif, un jeune gentilhomme qui est parti faire ses études en France, en est revenu aveuglement imprégné de coutumes superficielles du «grand monde» et plein de mépris pour la tradition nationale. Evidemment, cette critique est dirigée contre ceux qui ont été séduits par les charmes du monde des salons parisiens. Ainsi, l'opinion du grand monde est l'unique critère dont se sert le Parisien polonais pour juger le comportement des autres. Il n'arrête pas de répéter: «Ah, si Paris le voyait! [...] C'est visiblement contre la politique du grand monde»¹⁸. La comédie est donc une sorte d'avertissement contre les conséquences négatives du séjour dans un monde qui rejette la hiérarchie des valeurs fixées. «Comme Paris change les gens», «voici l'avantage de Paris» — c'est ainsi que juge l'éducation parisienne du gentilhomme son propre milieu qui ne peut pas l'accepter pleinement.

Dans une autre comédie de Bohomolec *Kawalerowie modni (Chevaliers à la mode)* un certain Martinier, précepteur de Cléon et de Dorante (garçons qui portent les préceptes français à la mode) devient responsable des opinions ridicules et du comportement de ses élèves. Il leur met dans les têtes de telles opinions:

¹⁸ Les citations des comédies de F. Bohomolec ont été traduites d'après *Komedie konwiktowe* et *Komedie na teatrum*, éd. J. Kott, Warszawa 1960. Il est utile de remarquer ici que ces ouvrages sont les adaptations polonaises des comédies françaises de L. Holberg *Jean en France* et de Molière *Les Précieuses ridicules*.

Celui qui ne sait pas parler français ne peut pas apprécier les bonnes manières [...] Celui qui ne connaît pas la langue française ne peut pas avoir de bons sentiments.

Le petit-maître, héros négatif de nombreuses comédies et satires, est devenu le personnage symbolisant une soumission aveugle à la mode française du grand monde. Dans la satire *Glupstwo (Bêtise)* Adam Naruszewicz présente toute la généalogie de ce personnage:

Patrz na tego mędrka, na ten leb misterny,
Co obwąchał kawiarnie Paryża i Berny

.....
Czyliż taki latawiec upornie nie trzyma,
Że kto nie był w Paryżu, ten rozumu nie ma?

Regarde ce faux-sage, cette caboche délicate / Qui a parcouru les cafés de Paris et de Berne / Le coureur, ne s'obstine-t-il pas à prétendre / Que celui qui n'a pas vu Paris, n'a pas d'esprit?]

Ce petit maître, libertin dans ses jugements sur le monde, qui menait une vie débauchée et se moquait des coutumes traditionnelles, était identifié avec le Français. «Vive le Français» – s'écrie le Petit Maître, héros de la comédie de Franciszek Zabłocki *Fircyk w zalotach (Petit maître en amourettes, 1781)*. Il explique ainsi les origines de sa philosophie qui prend la vie à la légère et qui garde une distance ironique aussi bien face aux échecs qu'aux succès.

En 1785, dans une image des moeurs de la vie de Varsovie, *Monitor* (n° 16) employait aussi le mot «Français» pour désigner un homme vêtu à l'étrangère, se comportant avec arrogance et d'une façon inconvenable:

Ayant vu une table libre sur laquelle n'y avait qu'une bouteille je m'y assis, mais à peine pris-je la place que vint à moi un Français dans une redingote épaisse et velue, coiffé d'un énorme chapeau. Cet individu s'approcha donc de moi, en trépigant de façon à faire trembler la salle. Il avait une mine hardie et très signifiante, il tenait dans le bec une pipe et m'envoyait la fumée en pleine figure

— raconte le journaliste.

Dans ces satires à part les jeunes qui suivent la mode française, on ridiculise aussi les dames et les ecclésiastiques qui font partie de cette même catégorie de gens. Dans la satire *Reduty (Redoutes)* d'Adam Naruszewicz, parmi les participants d'un bal masqué, appa-

rissent aussi de tels personnages. Il sont caractérisés même par l'emploi des mots français :

Owoż jedzie *madama* romelskimi cugi,
L'*abbé* siedzi na przedzie, na bal musi spieszyć.

[Voilà une *madame* qui va dans son carosse, / L'*abbé* est assis devant, il doit se presser au bal.]

Dans la satire *Żona modna* (*Epouse à la mode*) de Krasicki l'héroïne est ridiculisée parce que, seuls, les modèles français ont pour elle une valeur. Telles sont, par exemple, les conditions qu'elle pose à son mari dans le contrat du mariage :

Punkt pierwszy, że w mieście
Jejmość przy doskonałej francuskiej niewieście,
Co lepiej (bo Francuzka) potrafi ratować,
Będzie mieszkać, ilekroć trafi się chorować.

[Premierement: que Madame habitera la ville en compagnie d'une Française parfaitement préparée, chaque fois qu'il lui arrivera d'être malade, car ce sont les Françaises qui soignent le mieux.]

Dans la satire *Palinodia* (*Palinodie*) de Krasicki apparaît déjà un accent critique face aux nobles qui, d'une manière irréfléchie suivent la mode étrangère de cultiver les jardins :

Przeniósł pysznym ogrodem Francuza i Włochy,
Nie miał, prawda, pszenicy, ale miał karczochy.

[Par son jardin magnifique, il a dépassé la France et l'Italie / C'est vrai, il n'avait pas de blé, mais il avait des artichauts.]

La réception superficielle de la littérature française a aussi été l'objet de la critique. Dans le drame de Bohomolec intitulé *Autor komedii* (*Auteur de comédie*) le héros — homme de lettres — veut écrire pour « faire honte à ceux qui, ayant lû légèrement quelques patits livres français veulent juger de tout et osent corriger ceux qui ont passé leur vie à étudier ». La réception du roman sentimental, superficiellement émotionnelle et bornée à l'imitation de la mode, a été raillée dans *Żona modna* de Krasicki. Dans le paysage d'un jardin sentimental son héroïne réfléchit sur « les malheurs de Pamela ou d'Héloïse ».

Le poème *Spacer nocny po Warszawie* (*Promenade nocturne à Varsovie*), attribué à Jan Ancuta, donne l'image la plus complexe et la plus forte en même temps des conséquences de la mode française. A Varsovie la vie nocturne mènent donc les gens formés

d'après les modèles des salons libertins de Paris. Le personnage principal c'est:

[...] mistrz wszelkiej rozpusty!

Jest to ów, jak ich zowią, honnet'homme dziś modny;
W nocy podły, w dzień dumny, chociaż worek pusty,
Mina zawsze fertyczna, brzuch po trzy dni głodny.

Chód dziwaczny, strój śmieszny, halsztuk brodę kryje,
Frak w zadzie, pręcik w rękę, a w ostrogach nogi,
Chociaż nigdy na koniu nie jeździł, jak żyje,
Kapelusz duży, by deszcz nie lał na ostrogi.

Brutalstwo ma za modę, grzeczność za prostotę,
Skacze, śpiewa, trzpiota się, bredzi, gada wiele,
Starożytnym nazywa fanatyzmem cnotę,
Często, niby niechący, zaśwista w kościele.

Patrzaj teraz, co jedzie za lalka w karecie:
Z lorynetką pieśczoną główkę swą wysadził.
Zam go, to drugi rodzaj jest na wielkim świecie
Pustaków, co pan Piron w modę ich wprowadził.

Umie słów modnych kilka, pięć wierszów Woltera,
Zna, jak zganić polonez, kornet lub fryzurę,
Róż, pomady i puder przedziwnie wybiera,
Ma w głowie najmodniejszych deseniów strukturę.

Wiesz, co tu ten huk znaczy, co tu za asamble?
Mnich dziś pewnym kobietom daje kolacyją.
Wolny doktor, jubilat, trzęsie złotko w damble
Ten to sam, co niedawno wrzeszczał nam misyją.

[Le maître de toute débauche/ C'est ce, comme on les appelle, honnête homme
à la mode aujourd'hui; / Lâche la nuit, fier le jour malgré sa bourse vide. / Sa
mine toujours vive, son ventre vide, même pendant trois jours.

Sa démarche bizarre, son vêtement ridicule, un foulard cache sa barbe / La
queue de pie sort du derrière, une verge à la main, les pieds dans les éperons. / Bien
que jamais de sa vie, il ne soit monté sur un cheval, / Son chapeau doit être grand,
pour que la pluie ne mouille pas ses éperons. [...]

De la brutalité il se fait une mode, prend la politesse pour simplicité d'esprit,
/ Il sursaute, il chante, il fait le fanfaron, il radote, il parle beaucoup, / Il appelle
la vertu un fanatisme antique, / Souvent, comme si par inattention, il siffle
à l'église.

Regarde maintenant la poupée masculine qui va dans son carrosse: / Il en sort
la tête dorlotée et pourvue de lorgnon. / Je le connais, c'est le second genre des
vains du grand monde / Que M. Piron a introduits à la mode.

Il connaît quelques mots à la mode, cinq vers de Voltaire. / Il sait condamner une polonaise, une cornette et une coiffure, / Il fait un choix bizarre du rouge, des pommades et de la poudre, / Il a dans la tête la structure des dessins à la mode. [...]

Sais-tu que veut dire ce vacarme, ce que c'est que cette assemblée? / L'abbé donne aujourd'hui le dîner aux dames, / Grand docteur jubilé, il agite sa bourse remplie d'or. / C'est le même qui, il y a peu, nous criait la messe.]

Jusqu'ici nous avons attiré notre attention sur la critique de l'assimilation superficielle de la mode française. Le poème cité aborde la même question, mais dépasse en même temps de simples observations de moeurs. En effet, la description de la vie nocturne de Varsovie, reflète une vision de la culture française, réduite au modèle de la culture libertine de la cour et des salons. Cette culture a pour principes le manque d'authenticité se manifestant par une prise des masques et des poses, par le rejet de la hiérarchie des valeurs traditionnelles (des valeurs éthiques, religieuses et de moeurs), par le criticisme et enfin par la tendance à dominer les autres. Le comportement arrogant en l'habit étranger sont deux manifestations extérieures des principes cités. Evidemment ce mode de vie restait en contradiction manifeste aussi bien avec la tradition nobiliaire de la culture sarmate, qu'avec le modèle créé par la littérature de l'époque de l'homme social engagé dans l'oeuvre de la réforme du pays et réalisant ses ambitions dans une activité pratique et utile. Dans cette optique le conflit entre le frac et la redingote polonaise (décrit par les chercheurs s'occupant de cette période) ne se conçoit pas comme une opposition entre ce qui est polonais et ce qui est étranger (la littérature des époques précédentes fait déjà la critique de l'habit et des voyages étrangers) mais comme une opposition entre les tendances universalistes des Lumières et le traditionnalisme sarmate. Le conflit relève du choix de l'un des deux modèles culturels opposés. La critique de la mode «à la française» n'est que l'effet de la distance entre l'un des modèles perçu comme français et la culture de manoir, de salon ou de ville. Elle découle aussi de la préférence accordée à la culture rustique et familière se distinguant par ses traits particuliers, locaux et rejetant l'unification du comportement. Cependant cette culture familière polonaise s'ouvre facilement aux idées nouvelles qui naissent à l'étranger.

La fascination pour la culture libertine durait en Pologne jusqu'à la fin du siècle. Dans sa comédie *Powrót posła (Retour du député)* (1790) Julian Ursyn Niemcewicz oppose un petit-maître Charmantsky (nom signifiant formé à la base de l'adjectif français 'charmant') et une femme à la mode Starościna (épouse du staroste) aux héros positifs qui estiment les modèles de la culture nationale en restant en même temps ouverts aux valeurs étrangères. Voici le fragment d'un dialogue où deux images opposées de la France se confrontent:

VALERY: Pendant combien de temps avez-vous visité les pays étrangers?

CHARMANTSKY: Cela n'a duré qu'un an mais j'ai pris toutes leurs moeurs.

Vraiment je ne pouvais plus continuer à vivre ici [...] J'ai voulu voir Paris. [...]

VALERY: Vous étiez donc à Paris, lorsque la Révolution, cette ferveur à éclat?

CHARMANTSKY: Ce sont, en effet, ces émeutes qui m'ont fait quitter la France.

VALERY: Mais c'est alors qu'il fallait rester dans ce pays / Admirez cette nation vaillante, si longtemps opprimée / Qui prenait conscience d'elle-même et brisait ses chaînes / comme sur les ruines de la tyrannie se formait le gouvernement libre / C'était une image digne d'être vue par un honnête homme / Vous avez sûrement essayé de tout voir et d'être partout / Vous considérez leurs lois et même leurs erreurs /.

CHARMANTSKY: Je vous avouerai, je ne sais pas / ce qui s'était passé chez eux.

Car toutes leurs actions m'importent peu. / Merci pour ces fameux efforts et liberté. / Vous ne me croirez pas ce qu'on s'ennuie à Paris. / Rien au monde ne pourra récompenser cette perte. / Vous ne verrez point de demoiselles. Les théâtres, les jardins / les boulevards sont presque déserts.

Cependant, avant que la littérature polonaise ait touché la question de la révolution française, elle a créé une autre image encore de la culture française. C'était la France en tant que royaume des sciences et des arts et berceau des idées nouvelles. Il est caractéristique que, bien que les initiateurs des réformes politiques et sociales en Pologne se soient inspirés de la pensée française, ils ne pouvaient pas se référer aux modèles constitutionnels de la monarchie absolue française. Dans les traités politiques on citait donc l'exemple des républiques bien gouvernées (Venise, Suisse ou même Angleterre). On remarquait aussi la divergence entre les théories des philosophes, le niveau intellectuel de la société et l'état du pays. Hugo Kołłątaj écrivait par exemple:

Il n'existe pas de nation qui aurait plus d'instruction, qui s'occuperait plus des questions du trésor et qui en parlerait autant; et pourtant il n'y a pas d'autre non plus qui aurait plus de dettes et où les impôts seraient plus injustes.

Par contre, dans le domaine du développement de la science, de la littérature et de la langue la France était un exemple à suivre. Les expériences françaises confirmaient la justesse et l'utilité des efforts des réformateurs polonais. En 1765, *Monitor* (n° 10) écrivait :

Il y avait les temps où la langue française presque universelle aujourd'hui n'avait pas de livres. Les siècle de Louis XIV, fécond en esprits sages, l'encourageait et lorsque l'Académie de la Langue Française fut fondée, des ouvrages excellents dans cette langue emplirent le monde.

En 1767 le même thème a été repris par cette revue (n° 73). L'exemple français a servi d'argument en faveur du perfectionnement de la langue nationale :

Il y a un siècle ou deux le français et l'anglais n'étaient pas dans un état meilleur [que le polonais actuellement]. Leur esprit n'était pas alors plus connus dans le monde que le nôtre maintenant. Le travail et l'application des citoyens, l'encouragement et l'exemple des nobles, les récompenses des monarques, tout cela a fait qu'aussi bien leur langue, que leur esprit sont chez nous tellement admirés.

La France était un modèle aussi dans le domaine des belles lettres bien que, tout au début de l'époque des Lumières, les acquis littéraires français soient placés au même rang les oeuvres italiennes. En 1765, une telle comparaison indique pour Bohomolec la valeur de ses comédies jouées sur les scènes des écoles religieuses :

« Moi-même je sais très bien que la lecture de ces comédies ne donnera pas au lecteur autant de plaisir que l'on tire d'habitude de la lecture des oeuvres françaises et italiennes » – écrit-il dans la préface.

En présentant le programme du développement du drame polonais dans la préface de sa comédie *Panna na wydaniu* (*Fille à marier*), Adam Kazimierz Czartoryski a porté la plus grande attention au drame français :

Je dois maintenant parler de l'état et des transformations du théâtre en France. Je m'arrêterai sur cette nation un peu plus longtemps que sur les autres pour cette raison que les Français ont travaillé le plus pour le perfectionnement des spectacles et que leurs démarches autour de ce jeu ont tellement développé leur goût qu'ils ne se contentent pas de n'importe quoi. C'est pourquoi on peut trouver chez eux beaucoup plus de compositions dramatiques dignes d'être imitées.

Dans le poème *Do poezji* (*A la poésie*) Adam Naruszewicz exprime son désir de voir la poésie polonaise atteindre un tel niveau

qui lui permettait de ne pas envier les muses du Tybre et de la Seine. Dans un autre poème, *Do muz zamilklych* (*Aux muses taciturnes*) en regrettant que le développement de la vie littéraire en Pologne soit empêché par les événements du 1^{er} partage, il écrivait ainsi :

Mętne niestalej Wisły odnogi
 Takie słyszały śpiewanie,
 Że gdyby się czas nie zmienił srogi,
 Nie zająrałaby Sekwanie.

[Les confluents troubles de la Vistule instable / Ont entendu des chants si parfaits / Que si les temps n'étaient pas devenus durs / Ils n'auraient pas envié la Seine.]

Franciszek Karpiński en exprimant son admiration pour les valeurs artistiques de la poésie de Naruszewicz, a constaté que son plus grand mérite était « d'unir les Muses polonaises avec celles de la Seine par de doux liens d'égalité ».

Les représentants de la jeune génération des poètes des Lumières polonaises témoignent aussi de leur fascination par la France en tant que siège des sciences et des arts. Tomasz Kajetan Węgiński, l'un des « maigres hommes de lettres » de Varsovie, soupirait dans le poème *Myśl moja* (*Ma pensée*):

Mnie gdyby ten, co może zmienić ludzkie stany,
 Mógł policzyć przypadkiem jakim między pany,
 Umiałbym z tą odmianą pewnie być szczęśliwy.
 Najpierwej twe, Paryżu, szedłbym widzieć dziwy
 I z źródła różnych zabaw czerpając po trosze
 Wiek mój bym na nauki dzielił i rozkosze.

[Si celui qui peut changer le sort humain / Pouvait par hasard, me mettre parmi les riches / Je saurais sûrement vivre heureux avec ce changement. / O Paris, j'irais d'abord voir tes merveilles / Et puisant dans la source de différents jeux / Je partagerais mon temps entre les livres et les voluptés.]

Ce désir nostalgique de puiser de la vraie science dans sa source, c'est-à-dire à Paris, n'est pas ici uniquement une manifestation de la mode, mais découle d'une fascination authentique par la ville des philosophes, ainsi que de la reconnaissance de la supériorité intellectuelle de ceux qui y vivent.

Cependant, il n'était pas seulement question de l'adaptation passive des modèles français ou de la réception superficielle de la littérature et de l'art étrangers. Les écrivains, les créateurs des doctrines littéraires, tous ceux qui programmaient le développement de la

culture polonaise ne se limitaient pas à exprimer leur admiration pour la lucidité et la perspicacité de la pensée de Voltaire, à s'émouvoir pendant la lecture des romans sentimentaux de l'époque, ou enfin à apprécier la perfection artistique du drame classique. On voulait «égaler les Muses de la Seine» non pas une simple imitation, mais par la création des oeuvres originales, mais de même valeur artistique que le modèle choisi.

Dans la conscience des écrivains polonais des Lumières, la reconnaissance de la suprématie culturelle de la France allait de paire avec l'ambition de l'égaliser et de faire de la culture polonaise une composante de la culture européenne. Il faut cependant remarquer que l'admiration pour l'oeuvre des plus grands créateurs français de l'époque n'engendrait pas une pleine acception de leur activité dans d'autres domaines. Dans le poème d'Alojzy Feliński écrit déjà dans les années quatre-vingt-dix, et intitulé *Do Kościuszki (A Kościuszko)* l'auteur se plaint que la déesse de la liberté, pour qui l'Europe élève des autels n'a pas toujours de serviteurs fidèles. Et il donnait l'exemple de Voltaire:

Wolter, ów sławny Wolter, ów dowcip jedyny,
 Kochał ludzi, lecz bardziej dary Katarzyny.
 Na pochwały wolności cały rozum sili,
 A pochlebia tyranom, którzy ją gnębili.

[Voltaire, ce Voltaire célèbre, cet esprit unique, / Il aimait les gens, mais beaucoup plus les cadeaux de Catherine, / Il efforce son esprit pour les éloges de la liberté, / Mais il flatte les tyrans qui l'oppressent.]

C'était déjà la période où l'on commençait à mettre en doute la prépondérance culturelle de la France. En 1792, dans la revue *Zabawy Obywatelskie* les rédacteurs, en analysant la situation de la littérature européenne, écrivaient: « Les plus beaux temps de la littérature française sont déjà passés. Actuellement, c'est l'époque de la célébrité, de la gloire des Allemands». Mais c'était aussi l'époque où la France attirait l'attention de l'Europe pour des raisons plus importantes que le génie de ses écrivains et philosophes.

C'est donc le cours de l'histoire qui déterminait les nouvelles transformations de l'image de la France dans la littérature polonaise. Presque au même moment où la révolution française a attiré sur la France l'intérêt de l'Europe, les conjonctures politiques ont permis

en Pologne d'entreprendre des travaux visant la réforme définitive du système politique polonais. En 1790, ces travaux ont abouti au vote de la Constitution du 3 mai. Cependant cela a engendré une suite d'événements : la confédération de Targowica (un complot contre l'oeuvre de la réforme), la guerre polono-russe, le deuxième partage de la Pologne, l'insurrection de Kościuszko, enfin le troisième partage et la liquidation définitive de l'Etat Polonais. Dans la ferveur des querelles politiques différentes attitudes se polarisaient. La pensée de certains groupes devenait plus radicale, et face à la puissance menaçante des pays occupants, c'étaient les tentatives de préserver la liberté nationale d'abord, et sa défense ensuite qui occupaient les Polonais. Les événements de cette période ont trouvé leur représentation dans la littérature qui analysait la situation du pays, persuadait de la nécessité de la réforme du système, formait les idéaux de l'opinion publique et enfin exhortait à la lutte contre les envahisseurs et les traîtres de la nation. Dans toutes ces actions l'exemple de la France et des Français était l'argument de point de groupes politiques à différentes orientations idéologiques. La France est devenue avant tout un symbole de la lutte contre le despotisme et pour la liberté. A côté des traductions et des adaptations des chants révolutionnaires français (*Ça ira*, *Carmagnole*) on composait de nombreux chants polonais ayant le ton et contenu pareils.

Stanisław Staszic dans *Przestrogi dla Polski (Avertissements pour la Pologne)* voulant gagner l'opinion publique pour l'idée des réformes sociales radicales écrivait :

La France est la première en Europe à briser les chaînes du despotisme. [...] Dieu, achève l'oeuvre de la libération de l'homme! [...] Que, du lieu qui durant tant de siècles donnait naissance aux principes de l'esclavage, se répandent aujourd'hui sur l'Europe les idées de l'homme libre.

Dans les oeuvres provenant de la période de la révolution française qui traitaient de ses événements, la manière de juger le rôle de la France en Europe évoluait d'une façon intéressante. Dans un poème de Jakub Jasiński *Wiersz w czasie obchodzonej żałoby przez dwór polski po Ludwiku XVI (Poème à l'occasion du deuil de Louis XVI porté par la cour polonaise)* le poète voit dans les décisions des dirigeants de la révolution une conséquence directe des transformations de la conscience collective provoquées par l'épa-

nouissement de la pensée scientifique. Cependant il met au premier plan l'affermissement politique dans la lutte pour abolir la tyrannie:

Oto naród wsławiony na całej ludzkości
 Z swych kunsztów, z swej nauki, męstwa i grzeczności,
 Zmierzywszy dumę, hańbę i klęski tyrana,
 Powiedział: Chcę mieć króla, lecz nie chcę mieć pana.

[Voilà une nation connue de toute humanité / Pour ses arts, sa science, sa vaillance et sa gentillesse / Ayant mesuré la fierté l'infamie et les défaites du tyran, / Elle a dit: Je veux un roi et non pas un maître.]

La suite est un essai d'expliquer à l'opinion publique polonaise la justesse de la décision de guillautiner le monarque qui a trahi la nation et a enfreint la loi. Les événements français sont aussi traités comme un avertissement du monarque polonais. Dans d'autres oeuvres du même poète la France révolutionnaire apparaît comme un défenseur de la dignité et de la liberté de l'homme. Le poème *Do egzylantów polskich, O stałości (Aux Polonais qui s'exilent, de la constance)* a été écrit pour affermir les émigrants qui ont quitté leur pays après la prise du pouvoir par les adversaires des réformes. Il présente donc une vision presque prophétique de la victoire de l'idée prônée, et c'est la naissance du monde de l'égalité et de la liberté en France qui est l'argument en faveur de cette vision de la réalité:

Niedługo Francuz, krwią dla nich oblany,
 Dźwignie im ołtarz na brzegach Sekwany.

Franku waleczny z wyniesionym czołem,
 Ciebie wolności chcę mieć apostołem!
 Rykną tyrany zimną zjęte trwogą,
 Lecz nigdy wytrwać twym siłom nie mogą.

[Bientôt le Français ayant versé son sang pour elles / Leur élèvera des autels sur les bords de la Seine.

Français vaillant, avec un front hautain / C'est toi que je veux avoir pour apôtre de la liberté! / Les tyrans frémiront pris de frayeur / Mais ils ne pourront jamais résister à tes forces.]

La France révolutionnaire est donc présentée à travers le symbole du chevalier de la liberté, qui contribuera à l'abolition de la tyrannie et à la libération de toute l'Europe:

Krocie Teutonów swoim złamiesz męstwem,
 Zwycięstwo będziesz popędzać zwycięstwem,

Zetrzesz despotów niedołączne gniewy,
Od Tagu wolność szerząc aż do Newy.

[Tu vaincras par ta vaillance des foules de Teutons, / Tu marcheras d'une victoire à une autre, / Tu briseras la colère impuissante des despotes / En répandant la liberté du Tage jusqu'à la Neva.]

L'exemple de la France devient l'un des motifs typiques de la poésie politique anonyme des années 1792–1794; il est à retrouver surtout dans les appels à la nation prônant les idées du radicalisme politique et manifestant les attitudes antiroyalistes, renforcées par l'adhésion de Stanislas Auguste à la Confédération de Targowica. Dans la poème *Do panujących i do narodu* (*Aux souverains et à la nation*) l'auteur anonyme fait de l'appel de la France révolutionnaire le moyen principal pour persuader le lecteur :

Ludy! Narody! Francycja was wzywa!
Francuzi dzielnym są dla was przykładem.
Francycja wolna, Francycja szczęśliwa!
Idździe wskazanym do wolności śladem!

[Peuples! Nations! La France vous appelle! / Les Français vaillants sont un exemple pour vous. / La France libre! La France heureuse! / Suivez donc le chemin de la liberté qu'elle vous fraye!]

Dans un autre ouvrage anonyme intitulé *Do Polaków* (*Aux Polonais*) l'auteur recommande à ses compatriotes d'agir «comme les Français» en glorifiant leurs actes par des mots à une très forte tension émotionnelle :

O! Bogowie wolności! o święte Francuzy,
Za waszym przewodnictwem, waszymi powody
Te własność zyszczą, tamte powstaną narody.
.....
Wy to, wy odsunąwszy lud ćmiące zasłony
Pokażecie, jak kruszyć i berła, i trony.

[O Dieux de la liberté! O Saints Français, / Sous votre commendement et grâce à vous / Les nations retrouveront leur liberté, d'autres s'insurgeront [...] C'est vous qui ayant soulevé les voiles qui cachaient les yeux au peuple / Montrez, comment briser les sceptres et les trônes.]

Il est évident que le radicalisme des actions révolutionnaires et surtout les manifestations de la terreur n'ont pas été favorablement accueillis par tous les groupes politiques en Pologne. Au contraire, dans les milieux conservateurs et monarchiques la terreur suscitait des craintes. Le poème *Nad rewolucją dwóch narodów w Europie*

(*De la révolution de deux nations en Europe*) est l'exemple de cette distance prise face aux événements révolutionnaires. A la révolution sanglante en France il oppose les réformes pacifiques polonaises:

Jak Francuz, ślepe nigdyś narzędzie przesądu,
 Więzień własnych tyranów, a ofiara rządu,
 Skoro do rdzawych żelaz pociągnąć był zdolnym,
 Przez rzeź wchodził do jarzma, przez mord został wolnym.
 I lecąc z monarchizmu w anarchizm bez trudu,
 Dał znać, że letarg króla maligną jest ludu.
 Ach, jak ten święty zapał litości jest godnym,
 Że naród, co zapomniał o stanie swobodnym,
 Biegąc do losu swego nadto spornym krokiem,
 Rysy słodkiej wolności zalał krwi potokiem.

[Comme le Français, jadis instrument aveugle de la superstition, / Prisonnier de ses propres tyrans et victime du gouvernement, / Puisqu'il aspirait aux fers rouillés / Ce fut par le carnage, qu'il tomba sous le joug et ce fut par le meurtre qu'il devint libre / Et passant aisement de la monarchie à l'anarchie / Fit savoir que la torpeur du roi était la maligne du peuple. / O, comme cette ferveur sacrée est pitoyable, / Que la nation qui avait oublié l'état libre / Courant vers son destin d'un pas trop pressé / Inonda d'un flot de sang la douce liberté.]

Le poème se termine par la supposition que «le siècle qui viendra» jugera avec justesse les acquisitions de deux nations:

Wzniesie Sprawcom Wolności wspaniałe ołtarze,
 Co nie krwią, lecz radością rumienili twarze.

[Ce siècle élèvera des autels magnifiques aux Libérateurs / Qui coloraient les visages de joie et non pas de sang.]

A part de nombreuses apologies de la révolution française, il faut noter aussi l'existence des ouvrages qui gardent une certaine distance face à ses méthodes et à ses conséquences. Voici les considérations contenues dans la brochure *Ktoś piszący z Warszawy (Quelqu'un qui écrit de Varsovie, 1790)* de F. J. Jezierski:

L'esprit de liberté sécoua les trônes [...] La France se révolta à cause de l'oppression, de la violence et des abus de la cour [...] de la bastille [...] Par tout cela, ayant atteint la liberté, par cette liberté même, la nation française se priva de la sécurité et de la tranquillité. Le gouvernement républicain à le vice de soupçonner les uns les autres. Si l'on ajoute à cela l'impétuosité et l'emportement des Français, les lanternes parisiennes peuvent servir de gibet longtemps encore. La nouvelle manière de gouverner serait le même remède pour la France que le transfert de la podagre des pieds à la poitrine.

La fascination pour la liberté qui figurait parmi les mots d'ordre de la révolution française prenait une forme paradoxale dans les déclarations des représentants des couches sociales tout à fait étrangères au radicalisme social, mais favorables aux traditions de la liberté républicaine. Urszula Tarnowska par exemple, a consacré une importante partie de ses mémoires aux descriptions des événements révolutionnaires et aux réflexions à ce sujet. C'est ainsi qu'elle a motivé son intérêt porté à ce qui se passait en France :

Il n'est pas lieu ici de décrire d'une manière détaillée cette époque intéressante où les Français ont parvenu à se libérer du règne absolu pour fonder la République libre. Le monde entier le sait, et moi, je l'écris pour moi-même, parce que j'ai horreur de la cruauté, je ressens un bon contentement de la liberté des Français, car je suis née dans un pays libre.

Nous avons commencé notre présentation des images du Français et de la France en évoquant des stéréotypes courants enracinés dans la tradition. Ils reflétaient d'une part la conscience de la particularité et de la spécificité des voisins proches et lointains; et d'autre part — une prise de distance face à eux qui se manifestait par une caractéristique lapidaire mais accentuant d'habitude ces traits de l'étrangers qui, dans le système des valeurs accepté, sont considérés comme négatifs ou ridicules. Cette particularité du *descriptio gentium* peut suggérer que le portrait littéraire de l'étranger n'a pas d'objectifs cognitifs mais reflète plutôt l'esprit et la situation de la nation qui décrit et qui juge. La réflexion sur les visions de la France dans la littérature polonaise du XVIII^e siècle permet de constater que les portraits de l'étranger cachent aussi les traits de ceux qui le présentent. Dans les textes de Krasicki nous avons observé les tentatives de se libérer de l'influence du stéréotype banal et de remarquer la diversité et la multiplicité des traits de caractère des habitants de la France sinon leur traits individuels. Quels étaient les résultats de ces tentatives? La littérature polonaise de la deuxième moitié du siècle a donc remarqué et décrit la France des petits-maîtres. Leur comportement et leur façon de penser sont devenus une mode qui supplantait la coutume locale et les valeurs traditionnelles. On a apprécié aussi la France en tant que centre des sciences et des arts dont il fallait égaler le niveau pour se sentir partenaire dans le royaume universel d'esprit. Enfin, au moment des

efforts les plus intenses visant la réforme intérieure du pays et en même temps des plus grands dangers que courrait cette oeuvre et l'existence de l'Etat même – la France est devenue symbole de la liberté et exemple des activités (aprouvées ou mises en question) qui envisageaient la reconstruction du monde. Le portrait du Français n'était pas dû à un simple intérêt porté à la spécificité du pays et de ses habitants. C'est la situation qui était toujours le point de référence pour ceux qui créaient l'image. Ce qui était français est devenu une mesure, une comparaison à faire, un modèle qui facilitait l'auto-identification. Dans chacun des cas décrits un nouveau stéréotype se formait et commençait une existence autonome dans la mentalité nationale qui recherchait l'affirmation de ses propres aspirations.

Trad. par *Magdalena Bogusławska*